

L'invitée

Mâ Diran

Numéro 80, printemps 1999

Vérités et mensonges

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13617ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Diran, M. (1999). L'invitée. *Moebius*, (80), 119–125.

MÂ DIRAN

L'invitée

Le repas des Fêtes, ça ne lui disait pas grand-chose. Noël, sans le grand fils. Noël. Un mauvais moment à passer!

Au neuvième étage de la haute tour: ascenseurs capitonnés, moulures dorées dans les corridors. Un appartement aux grandes baies vitrées, panorama sur le fleuve et tutti quanti...

Elle a apporté une salade. Apporter chacun sa salade, normal; il s'agit d'une copine, une amie, une amie non... oui... enfin... plutôt quelqu'un qu'elle connaît, quelqu'un qui lui ressemble... lui ressemble...; au fond, pas si sûr... enfin elle ne sait pas très bien, comment pourquoi... on ne sait pas toujours... et puis de nos jours, l'amitié...

Bref! Micheline est une entre deux continents: une mère française, vieille, bien éduquée (ah! avec de l'éducation, on passe partout; ça n'a pas de frontières, l'éducation!). Un père vieux, Québécois – malgré tout éduqué aussi, les Québécois éduqués, c'est autre chose, mais ça existe, si, si! (Un peu plus de bonhomie peut-être? Un portefeuille pas mal garni, celui-là en tout cas!)

Bon! Mais ce qu'elle observe, tout ce qu'elle pense, qu'est-ce que ça vaut, à quoi cela correspond-il? Au besoin de coller des étiquettes-sécurité; besoin de s'y reconnaître. Mais ce besoin ou plutôt cette attitude, ça s'appelle aussi avoir des idées préconçues, réagir en fonction de stéréotypes! Et elle, elle, surtout, ne saurait être ainsi! Non, de sa part, les préjugés c'est pas possible, ça ne se peut pas! Des préjugés, elle n'a pas le droit – ce qu'il lui faut par contre, c'est avoir au moins des opinions, des idées, même si ses idées parfois, elle les enfile à mesure

qu'elles lui viennent (ça fait alors des chapelets un peu bizarres, de singuliers colliers...).

Parfois, elle se dit: «Toi! prends garde, fais attention, tout de même, t'es pas là pour étrangler la conscience des braves gens!» Ce qu'il faut par contre, c'est faire avancer la compréhension, améliorer les relations entre personnes différentes. Cela s'appelle le vent de la diversité; cela toute jeune, malgré tout, elle a connu.

Le repas: préparé à l'avance. Un repas froid...

Heureusement, un plateau de fromages, une bonne bouteille. Heureusement du rouge, du rouge madiran. Le dessert, ce sera quoi? Ce sera quoi le dessert? Fébrile telle une enfant, puisque c'est Noël, de savoir elle a hâte.

Neuf heures et demie... Elle pense à demain. Demain, à son tour de recevoir des amis. Noël, paraît-il, c'est la fête de l'Amour. L'Amour, aux alentours, y a qu'à bien regarder, ça fleurit ça pousse partout; dans le monde, y a plein d'Amour! À Noël, surtout, on y échappe pas. Demain, à son tour de cuisiner l'Amour.

La vieille mère, depuis plusieurs années (ça ne se voit pas, mais Micheline lui a dit), vit avec une poche, un anus artificiel. Le père, lui, a été opéré, on lui a posé des hanches neuves, deux belles hanches en plastique. Paraît qu'il peut même pas croiser les jambes; que par son médecin ça lui est interdit!

À sa montre-sablier, un coup d'œil. En ce début de soirée, goutte à goutte, le temps s'écoule. Face à elle, à quelques centimètres: la vieillesse. Ses vieux à elle, ils sont loin terriblement, noyés dans la distance; y en a même un sous terre depuis quelque temps. Et ceux-ci finalement, si l'on tient compte du siècle, du contexte: France-Québec-Amérique; édifices carrés, dévoreuses pétrolières et blanche compagnie d'électricité, sont tout de même vivants, sympathiques, en forme, compte tenu de leur âge. En forme, malgré que...

Au bout de trois quarts d'heure, la copine a un petit coup dans l'aile. N'apprécie guère les plaisanteries, les jokes du père contre les femmes (son point sensible à Micheline, très!). Histoire de pousser un peu la gaudriole, le jovial bonhomme y va de quelques bonnes histoires québécoises, et même quelques-unes en anglais.

Tout à coup, Micheline, elle en peut plus. Comme une porte mal ajustée, fatiguée de grincer, il faut qu'elle sorte, sorte de ses gonds.

— Pas ça, non mais! C'est pas parce que t'as quatre-vingt-dix ans! qu'elle crie Micheline.

— Avant, intervient la mère, un peu pompette et mal, très très mal à propos, on leur faisait tout aux hommes, sans rechigner!

Disant cela, elle éclate d'un bon rire, la vieille mère, la maman française, devenue québécoise, avec le temps.

Pour Micheline, ce trait d'humour maternel n'arrange rien, ça non! Rien du tout!

Deux ou trois verres et quelques tranches de froides viandes plus loin, même discours. Un supplément de mots aigres-doux: les hommes, les femmes; les Anglais pis les Français. Le père, la fille, la mère, le père. Tous, pêle-mêle, s'expriment. Tous, sauf l'invitée, écrasée sur sa chaise depuis cent mille années, et sauf l'ami de Micheline, son ami à elle aussi, l'ami de la famille, comme on dit, l'autre invité, l'autre figurant. Il reste calme, lui, seulement écarquille un peu les yeux (probable qu'il s'en fout, au fond: il mange). Pendant ce temps, les hôtes, les trois, haussent le ton. Crient, gesticulent.

Puisqu'on est au match, elle se voit debout, vers la patinoire en train de jeter ses claques. Pourquoi pas lui dire, à celle qui, à son côté, s'égosille?...

À la voisine qui, près de son oreille, insiste, gueule, serine ses sempiternelles histoires, ses rengaines familiales, constitutionnelles, sexistes, linguistiques (au lieu de son humour, sa discrétion, la subtilité de son esprit; bref, la qualité de sa présence, à elle qui, sans trop se faire prier, a répondu à cette invitation...).

Ce qu'elle a envie de dire (pourquoi non!) à Micheline: que sa nouvelle teinture à cheveux est horrible, que cela ne lui va pas du tout. Envie de lui dire qu'elle est moche, surtout avec ses lunettes. Envie de saisir les lunettes en question, et paf! dans ses mains, les broyer, avant de les reposer là près de l'assiette...

Se tenir coite, se contenir un petit peu...

À présent, c'est son tour. Debout sur la chaise, la voilà qui entre en scène.

Une fois, deux fois, trois fois, dans le plat aux œufs mimosa, elle crache (depuis des lustres elle a horreur des œufs mimosa!).

Ce n'est pas tout: par le goulot, elle empoigne la bouteille, la bouteille de madiran. Tête renversée, goulûment, elle boit; faisant des ARRLLLLLHHHH! AR-RRLLLLHHHH! C'est bon! ARRLLLLLHHHH, que c'est bon le madiran!

Ça dégouline partout: elle s'en fout. Elle fait la fête, célèbre Bacchus. Célèbre la terre bonne où elle a vu le jour. Et elle maudit ce pays qui ne veut pas en être un. Cette terre de rêves, où autrefois elle était venue chercher le bonheur, la paix, la tranquillité. Elle maudit ce frigidaire perpétuel: réussir à y faire pousser trois ou quatre raisins est une prouesse...

En ce moment précis, comme à une brûlure, une douloureuse pointe glacée, elle pense à sa vie, aux années gâchées. Tout ça parce qu'elle voulait attraper la lune.

Et sauvagement en ce pays sauvage (aura-t-elle seulement droit à un semblant de retraite?), accrochée au téton-goulot de la dive bouteille, elle laisse le liquide rouge dégouliner, descendre le long de son menton... De cette caresse sanguine, éthylique se rapaît: réconfort du vin chaleureux, présence de la mère, juste, nourricière (liberté, égalité, fraternité; liberté, protection sociale, individualisme: elle, à ses enfants donnait tout!).

Elle laisse couler; et le vin chaudement suit le trajet d'une veine, roule jusqu'à son cou. Par le sillon de sa clavicule, sous son corsage s'introduit. Le long d'une bretelle le ruisseau descend, se fraie un chemin, s'arrête au sein...

Tournant le dos à la table, par-dessus l'épaule, la dive bouteille vide, elle la balance. À l'arrière, le fracas des verres, de la vaisselle cassée.

Au salon, à grandes enjambées, elle poursuit la vieille mère, la rattrape. Contre elle se colle. Lui pelote les seins, lui dit, redit combien elle l'aime. Elle dit ça, mais que malheureusement elle n'est qu'une vioque, une croulante; et qu'en plus, elle sent le caca.

Le vieux, ses hanches en plastique, elle s'en fout. Maintenant, seins contre panse, elle se frotte, contre lui

se vautre; le fait danser, tourner. Et il rit, rit le vieux: là, au moins, il ressemble à un vieux coq, un vieux coq gaulois! À son âge, ça l'étonne, ça lui fait plaisir à elle! Ouais! Il la serre le vieux. Sans qu'il y ait eu besoin de mots, immédiatement il a compris, lui, son besoin de femme incomprise, esseulée! Et gaillardement, l'entraîne en quelques étourdisants pas de valse...

...

Il faut bien qu'elle s'arrête.

Face aux visages longs, consternés, révoltés des deux femmes. Face à l'ami qui debout près de la table, près du désastre de la bouteille et de la vaisselle cassées, s'exclame: «T'es folle, t'es malade! Va t'faire soigner!» Et là, là, quelque peu hagarde, titubante elle se dit: «Stop, arrête!»

Gagnant l'entrée, en quelques enjambées, prestement elle s'habille. File sans dire mot, sans demander son reste.

Elle les a laissés tous pantois. Elle, le petit bout de femme, la trou-de-cul! Elle qu'on avait invitée par pitié, par bonté (par goût de l'harmonie, de la paix bourgeoise, chrétienne: Jésus, Marie, Joseph, la Trinité parfaite avec par-dessus le marché le petit importé; car au fond, peu importent les années, personne ne la connaît, elle l'immigrée, l'importune). Sans crier gare, sans que personne ne s'y attende, elle s'est transformée en cataclysme. Dans le corridor allumé, en rigolant, c'est ce qu'elle se dit.

Et elle pense aller retrouver cet autre ami. Un bon bougre, un chômeur, un alcool. Au moins, avec lui, elle peut échanger, discuter de tout, de n'importe quoi. Parler de la vraie vie, quoi, à lui qui, guère plus qu'elle, dans cette société n'a voix au chapitre.

Mais longeant la nuit noire, devant un parc, sa vieille bagnole elle arrête. Dépassant de la neige, près du trottoir, la partie visible, le dossier d'un banc. Besoin de réfléchir: elle s'assoit.

Assez! Elle en avait assez de les entendre parler d'eux-mêmes. Parler de leur intérieur de rien du tout. Assez d'être une étrangère en marge, une spectatrice bâillonnée. Assez des chicanes de famille. Assez de l'arrogance et du verbiage d'oiseaux. Elle qui autrefois était venue

pour l'amitié, pour la beauté (la nature), pour René. Qui s'était extasiée en découvrant ce beau pays, vaste. Elle, séduite par la simplicité des gens, leur naturel.

Qu'il était beau en effet, ce pays immense, ce pays de rêves, ce pays où à sa guise on pouvait galoper; ce pays aux étendues, aux espaces illimités – espaces grands comme des bras ouverts –, ce pays où elle a travaillé. Où pour élever l'enfant, son fils, elle a dû seule se débrouiller (même qu'il est parti le fils, devenu homme, qu'il en a eu marre, lui, du pays, indécis, sans pères, sans idéal).

À quoi bon maintenant, à quoi bon dire ce qu'elle a fini par comprendre: que ce pays-là n'appartient à personne; plutôt si, qu'il appartient aux investisseurs, aux trusts, aux technocrates, aux corporations.

Elle s'est enfuie. Et de penser tout ça, comme ça, c'est lourd, c'est un peu trop pour elle. Alors elle continue de rêver, de voyager sur une balloune. L'ami de longue date, elle l'entend lui parler: il dit que bon! il y a eu de la casse, mais après tout, il lui pardonne; il fallait que ça sorte. Il en a vu de toutes les couleurs l'ami, il a roulé sa bosse; il comprend la vie, les gens. Ses défauts à elle, il les connaît, mais ses qualités, avec les années, il a eu le temps de les éprouver.

Du reste, c'est pas parce qu'on est petit dans un pays de grands, ce n'est pas parce qu'on n'est pas «de la place», ce n'est pas qu'on n'est pas une parvenue, une pleine de propriétés, de diplômes (de grands mots!) qu'on n'a pas le droit de s'exprimer! C'est ce qu'elle pense, et l'ami aussi, n'est-ce pas? Sûrement c'est ce qu'il se dit. Comme elle, certainement il croit qu'il vaut mieux dire ce qu'on pense...

Il se dit cela l'ami...

Mais peut-être qu'il n'y a plus, plus du tout d'ami. Plus de tolérance, de curiosité (plus de compréhension humaine!). Peut-être que c'est jamais possible, que c'est devenu impossible, ça: être soi, dire la vérité.

Elle se sent seule, totalement seule... Pourtant elle s'entête comme une enfant éprise d'absolu, comme une perturbation, un vent fou, un galop lancé sur la plaine du vide, incapable de s'arrêter.

— Pourtant. La vérité crue, la parole qui réveille, c'est de l'or. Ça vaut mieux tout de même que l'habitude ronronnante, que le silence, le confort mensonger.

Vulnérable, écorchée; dans le voyage vécu de son immense solitude, elle pouvait bien leur dire, peut bien leur dire à tous, elle en a le droit (l'âge des gens, elle ne veut même pas en tenir compte!), que la vérité, ça vaut mieux que l'hypocrisie, la superficialité. Ça vaut mieux que l'indifférence, l'ignorance, le mépris.

Aux alentours, dans le parc, un vent s'est levé. Qui agite les branches, qui lui fait rentrer le cou, enfoncer plus loin les doigts à l'intérieur de ses manches.

Les pieds calés dans la neige, assise sur son dossier de banc, surhumainement en train de geler, elle reste là à écouter le vent. Ce vent, aux arêtes vives, redit son message incessamment.

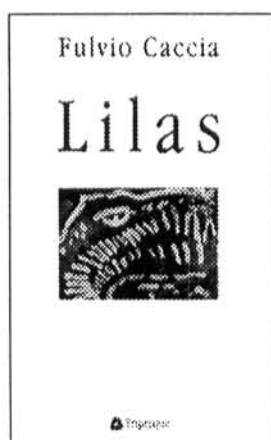
— Peu importe l'Espoir, après tout. Peu importe l'Amour.

— La Liberté, il n'y a que cela.

Voilà ce que lui dit la voix froide, glacée; la voix amie.

Et soudain, elle oublie ses oreilles, ses doigts glacés.

Devant elle, un espace clair, un accostage. Devant elle, s'ouvre une plage.

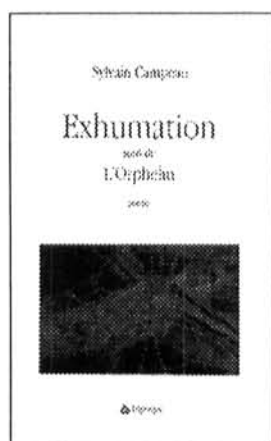


Fulvio Caccia

Lilas

Poésie, 81 p., 15 \$

Partagé en cinq parties, ce recueil invite le lecteur à parcourir le chemin qui mène vers l'origine: l'eau, le feu, la terre, l'air. Au cœur du récit: les îles de la mémoire. Mais ces îles fichées dans le fleuve (Saint-Louis, la Cité) en convoquent d'autres plus familières au lecteur québécois (Montréal, l'île Jésus) comme autant de balises qui se dédoublent dans la nuit du souvenir fait femme: Lila!



Sylvain Campeau

Exhumation suivie de **L'Orphelin**

Poésie, 104 p., 15 \$

Chacun de nous transporte en lui-même un cadavre chéri, jamais oublié, toujours prêt à ressurgir et à venir nous hanter. Chacun de nous a un mort plus mémorable, un disparu plus cher à son cœur. Les trois lamentations de *Exhumation* et la seconde partie du recueil (*L'Orphelin*) évoquent le difficile travail du deuil et cherchent à affronter l'horreur qui nous saisit devant ce que la mort peut faire de nous, comme de tout.



Robert Giroux

En mouvement

Poésie, 60 p., 14 \$

Après *j'allume*, la pose de voix, la pause; le temps en profite pour prendre de la place, toute la place. Dans l'espace qu'il lui reste, le poète est en mouvement et ne se laisse plus séduire si facilement par toutes ces cloches de bois intérieures qui l'agitent. Ce recueil de poésie accessible et émouvante se déploie en un triptyque lumineux.